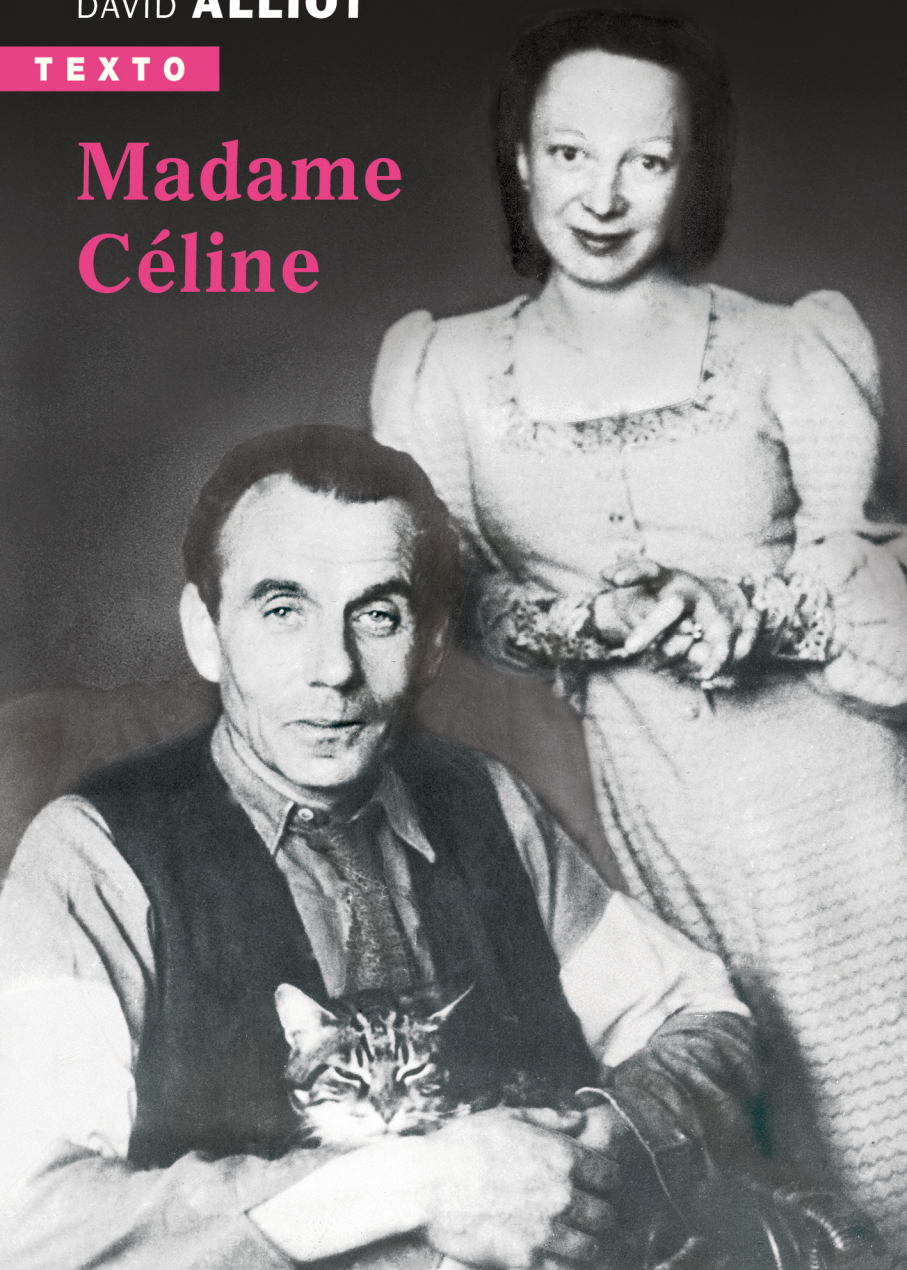


DAVID **ALLIOT**

TEXTO

Madame Céline



Madame Céline

Du même auteur

SUR LOUIS-FERDINAND CÉLINE

- Céline. La légende du siècle*, Infolio, 2006.
Céline à Meudon. Images intimes (1951-1961), Ramsay, 2006.
L’Affaire Louis-Ferdinand Céline. Les archives de l’ambassade de France à Copenhague (1945-1951), Horay, 2007.
Céline à Bezons (1940-1944), Éditions du Rocher, 2008 (avec Daniel Renard).
Céline au Danemark (1945-1951), Éditions du Rocher, 2008 (avec François Marchetti).
Céline. Idées reçues sur un auteur sulfureux, Le Cavalier bleu, 2011.
Louis-Ferdinand Céline en verve, Horay, 2011.
Madame Céline (dir.), Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2012.
Le Paris de Céline, Éditions Alexandrines, 2017.
Avez-vous lu Céline ?, Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2018 (avec Éric Mazet).
D’un Céline l’autre, Bouquins, 2021.

SUR AIMÉ CÉSAIRE

- Aimé Césaire. Le nègre universel*, Infolio, 2008.
Le Tapuscrit du Cahier d’un retour au pays natal d’Aimé Césaire, Assemblée nationale, 2008.
« *Le communisme est à l’ordre du jour* ». *Aimé Césaire et le PCF, de l’engagement à la rupture (1935-1957)*, Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2013.

SUR LA SECONDE GUERRE MONDIALE ET LA COLLABORATION

- Le Festin des loups. Collabos, profiteurs et opportunistes sous l’Occupation*, La librairie Vuibert, 2014.
Arletty. « *Si mon cœur est français...* », Tallandier, 2016.

(Suite à la page 445)

David Alliot

Madame Céline

Nouvelle édition actualisée et augmentée

TEXTO

Texto est une collection des éditions Tallandier

© Éditions Tallandier, 2018 et 2022 pour la présente édition
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-5180-5

*À vous, chère Lucette,
bien amicalement.*

*À Sergine Le Bannier,
qui m'a ouvert les portes de Meudon
et introduit dans le saint des saints.*

À Pierre-Guillaume de Roux, in memoriam.

*Et à Guillaume Pecquet,
loin de nous tous...*

« Il faut avoir du chaos en soi pour enfanter
une étoile dansante. »

Nietzsche

« La vie est un élan qu'il faut faire semblant
d'y croire... Comme si de rien n'était... »

L.-F. Céline

« On peut dire ce qu'on veut sur Céline mais
au moins, avec lui, on s'ennuyait jamais. »

Lucette Destouches



Jeudi 3 février 2011.

Un petit chemin défoncé ; des pavés disjoints qui disparaissent en partie dans un sol terreux ; une végétation abondante qui protège la demeure des bruits de la route en contrebas ; une grille couverte de rouille. J'actionne la sonnette. En vain, elle ne semble pas fonctionner. Une voiture garée devant le pavillon Louis-Philippe me signale la présence de Sergine Le Bannier. De cette maison, je ne connais que l'extérieur et ses légendes. Pour la première fois, je suis autorisé à entrer dans la bâtisse la plus célèbre de Meudon et présenter mes hommages à la gardienne du lieu. Ce n'est pas sans émotion que je franchis le portail, et commence l'ascension de la petite pente où de nombreuses personnalités m'ont précédé naguère. En haut du promontoire, une maison solidement campée sur ses fondations, une belle et vaste demeure, la dernière tanière de celui qui fut le plus grand écrivain français du xx^e siècle.

Depuis l'une des fenêtres du rez-de-chaussée, Sergine Le Bannier m'aperçoit et me fait signe d'entrer par la droite du bâtiment. J'emprunte le chemin, et me trouve devant une porte bleue. Tout sourire, Sergine

Le Bannier m'ouvre et m'invite à pénétrer dans la maison. Dans le vestibule, nous nous saluons et échangeons quelques mots sur le froid, moins agressif par ce bel après-midi ensoleillé. Sergine Le Bannier m'incite à déposer mon manteau et à me mettre à l'aise. D'un geste aimable, elle m'invite également à passer dans le salon pour présenter mes respects à celle qu'elle appelle parfois « sa princesse ».

J'entre. La pièce est baignée par la douce lumière du soleil couchant. Une grande cage abrite un perroquet du Gabon qui ressemble à s'y méprendre à son lointain prédécesseur. Un chat se faufile entre mes jambes et se dirige vers sa maîtresse. Près de la fenêtre, assise dans un fauteuil et recouverte d'un plaid, une petite dame de presque quatre-vingt-dix-neuf printemps me dévisage. Malgré son grand âge et l'inclinaison de son siège, le port de tête reste altier. Son regard est pétillant, un sourire éclaire son visage. D'un geste aimable, elle répond à mon salut, et me tend sa main pour que je lui rende hommage. De sa voix fluette mais néanmoins assurée, elle m'indique une table basse sur laquelle je pourrai m'asseoir à côté d'elle.

Sergine Le Bannier se charge des présentations. J'ai beaucoup de mal à cacher mon émotion. Je profite de cet instant pour graver dans ma mémoire ce visage que je ne connais que par ouvrages interposés. Sa vie, je l'ai étudiée en même temps que celle de son illustre mari. La discussion s'engage rapidement. Mon hôte me parle de « Louis » comme s'il allait surgir du coin de la porte. Au fil des questions, elle évoque les longues années en sa compagnie. Je reste admiratif de sa vivacité d'esprit et de son sens de la repartie. Malgré son grand âge, ses souvenirs sont intacts et la vieille dame se souvient de tout. Ou presque. Ensemble, on évoque l'exode de

MADAME CÉLINE

juin 1940, le III^e Reich en débandade, les rigueurs de l'exil danois, les années à Meudon... Je réalise à cet instant mon immense privilège.

Cette personne est une illustre inconnue. De son mari, on sait presque tout. D'elle, presque rien. Si sa vie reste un mystère pour les biographes, son existence est un roman à lui tout seul. Une existence pas banale, qui a connu les nombreux soubresauts du xx^e siècle. Pour l'état civil, elle se nomme « Lucie ». Dans les romans de son mari, elle apparaît sous le nom de « Lili ». Ses amis la surnomment « Lucette ». Pour moi, et depuis plus de vingt ans, cette vieille dame dans son fauteuil, c'est « Madame Céline ».

Première partie

Mademoiselle Almanson

La danseuse et l'écrivain

Il y a deux façons de faire naître Lucette Almansor¹. La première, classique, est de commencer par la date de naissance, le 20 juillet 1912, dans un appartement de la rue Monge, en plein cœur du V^e arrondissement de la capitale. Nous y reviendrons. La seconde, plus hétérodoxe, est de la faire naître un soir de cette année 1936, lorsqu'elle croise un écrivain célèbre, qui va bouleverser son existence et la faire entrer de plain-pied dans la littérature.

La rencontre entre la jeune danseuse et Louis-Ferdinand Céline a probablement eu lieu à la fin du printemps ou au début de l'été 1936. Céline sortait de la rédaction de *Mort à crédit*, son deuxième roman, et la publication qui avait suivi avait été pour le moins mouvementée. Pour se détendre, l'écrivain se rendait régulièrement dans un studio de danse voir les danseuses s'entraîner. Situé dans le quartier de Pigalle, celui de Blanche d'Alessandri comptait quelques visiteurs prestigieux qui avaient le privilège de pouvoir assister aux cours, tout en restant discrets, histoire de ne pas déconcentrer les élèves.

La présence de Céline dans un studio de danse ne doit rien au hasard. Depuis toujours, l'écrivain est attiré par les danseuses, aussi bien par leur physique parfait et leurs fines jambes que par la discipline, qui exige rigueur, travail et créativité. Déjà en 1916, lors de son séjour à Londres, Céline s'enivrait des danseuses de Soho, comme il l'écrira plus tard dans *Voyage au bout de la nuit* : « Des milliers de muscles agités et précis. » Pour Céline, le corps ne peut mentir : « Je n'ai jamais eu d'enthousiasme que pour la beauté des formes, la fluidité, la jeunesse, la grâce... Je donnerais tout Baudelaire pour une nageuse olympique²... » Elizabeth Craig, sa muse, son premier grand amour, la dédicataire de *Voyage au bout de la nuit*, en plus d'être rousse et d'avoir des « grâces infinies », correspondait parfaitement à ces critères³. Mais sentant qu'avec l'âge, son physique pâtitrait inévitablement, elle avait préféré quitter la France et son célèbre amant que de subir une douloureuse déchéance, synonyme de rupture. Depuis, c'est avec son ami le peintre montmartrois Eugène Paul dit « Gen Paul », toujours en quête de modèles pour ses peintures, que Céline fréquentait les studios de danse, comme l'a raconté l'artiste dans son style très personnel : « On fréquentait de la ballerine... Quoi ? On avait le sens de l'esthétique. Autant fréquenter des ballerines que des bonniches, quand même, c'est tout de même mieux. Ben moi, je les prenais comme modèles, puis lui, ben, il les massait, lui. Il avait assez le sens du beau. C'était des filles qui étaient placées, qui avaient des petites tronches mais qui étaient quand même mordues pour la danse⁴. » Lucette elle-même confirmera l'attrait de Céline pour les danseuses et leur plastique irréprochable : « On s'installait à la terrasse des cafés. Là, quand une femme passait, il lui donnait des points. Il

regardait ses défauts, la notait de 0 à 10. Les danseuses allaient jusqu'à neuf. Les autres, pas plus de quatre⁵. » Dans tous les livres de Céline, on trouve une référence à la danse. Même *Bagatelles pour un massacre* – qui s'ouvre sur un ballet – n'y échappe pas. Pendant sa fuite en Allemagne et son exil danois, au plus profond désespoir, Céline n'oubliera pas la danse et les danseuses, et écrira à leur sujet des pages merveilleuses dans *Féerie pour une autre fois* : « ... les danseuses, les vraies, les nées, elles sont faites d'ondes pour ainsi dire !... pas que des chairs, roseurs, pirouettes !... leurs bras, leurs doigts... vous comprenez !... C'est utile dans les heures atroces... hors des mots alors ! plus de mots ! les mains seulement ! les doigts... un geste, une grâce... c'est tout. La fleur de l'être... Vous battez du cœur, vous revivez !... » Et que dire de sa volumineuse correspondance, où la danse est omniprésente : « Des cuisses, encore des cuisses. C'est mon seul plaisir. L'Humanité ne sera sauvée que par l'amour des cuisses. Tout le reste n'est que haine et ennui⁶ » ? Tout est dit.

*

Cet étrange visiteur ne passe pas inaperçu dans le studio, comme le raconte Serge Perrault, un ami de Lucette, lui aussi élève de Blanche d'Alessandri : « Depuis un moment, il est arrivé pour assister au cours. Il le suit avec beaucoup d'attention et par des petits mouvements de tête, très respectueusement, acquiesce sans les commenter, aux remarques de madame le professeur. Je ne sais pas encore qu'il est là pour voir Lucette au travail. Lucette Almanzor ! Je la connais un peu depuis que je fréquente le cours. C'est une belle et authentique danseuse : souple, expressive, musicale. La grâce quoi ! Dans les cours : espèce assez rare. Moi qui

ai du mal à tenir la distance, je suis plein d'admiration pour sa formidable résistance. Une autre résistance me paraît tout aussi remarquable, c'est celle de ce Monsieur compatissant qui assiste, depuis plus de deux heures, avec une inlassable attention, à nos souffrances : des exercices exténuants, cent fois recommencés, sans cesse corrigés, et sans aucune aménité par l'impitoyable Blanche d'Alessandri-Valdine [...]. Aux vestiaires, je veux savoir qui est cet homme. Je n'ai jamais ressenti si fortement une présence, vu un visage, un regard qui expriment intensément l'intelligence⁷. »

Si Serge Perrault avait remarqué la présence de Céline dans le studio de danse, la jeune Lucette n'était pas insensible non plus à cet étrange visiteur : « Je le regardais comme un être extraordinaire que l'on voit, qui ne parle pas, mais qui est là. Il était triste et absent. Tristement absent. On avait évidemment envie de savoir ce qu'il voulait, il avait l'air si malheureux. Je crois aussi qu'il était très fatigué. Il venait de faire *Mort à crédit*. Il avait l'air désabusé. Il ne cherchait même pas beaucoup le contact⁸. » Dans un autre témoignage, elle raconte l'arrivée de Céline au studio de Blanche d'Alessandri : « Dans un coin du studio, il s'asseyait, se faisait immobile. Il avait de l'admiration pour le travail. Avant de me rencontrer, la danse pour Louis, c'était les danseuses de revue, de cabaret, la Goulue. Il était comme son père avec les écuyères. Pour eux, c'était un simple divertissement et les danseuses, un amusement. Mais le travail, il le respectait. Je lui ai fait comprendre celui de la danse classique⁹. » La relation entre les amants va démarrer en douceur. Mais pour Lucette, c'est sa situation financière qui est délicate en cette année 1936. Après sa démission de l'Opéra-Comique et depuis son retour de sa tournée à l'étranger,

il lui faut retrouver une situation : « Je n'avais pas assez d'argent pour payer régulièrement mes leçons, alors Louis, discrètement, déposait un billet pour moi en s'en allant. Pour les jouer, ma mère me volait les premiers cachets que je touchais. De la même façon par la suite quand j'ai commencé à voir Louis, elle me dérobait l'argent qu'il me donnait pour aller le rejoindre chez lui, rue Lepic, en taxi¹⁰. » Finalement, c'est l'écrivain qui fait le premier pas : « Il m'a un peu parlé, il m'a invitée. Moi, j'étais très timide. J'ai dit non, je voulais pas. Et finalement, un jour, je suis sortie avec lui. On est rentré comme cela l'un dans l'autre sans s'en rendre compte. C'était comme naturel¹¹. » Rapidement, les rencontres s'enchaînent : « Il me donnait rendez-vous au Luxembourg, il ne parlait pas, il cherchait ma force¹². » Mais côtoyer Céline au quotidien n'est pas toujours chose facile. La jeune danseuse doit s'adapter au rythme un peu particulier de son nouveau compagnon qui ne passe pas (déjà) pour être d'une grande sociabilité avec ses contemporains : « On s'asseyait à une table pour déjeuner. Là, il commandait deux biftecks, dévorait le sien en cinq minutes et me disait : "On y va." Je n'avais pas touché à mon plat. De la même façon, quand nous allions au cinéma, il regardait les premières images du film et il m'entraînait dehors. Les livres, il les ouvrait au hasard, la première page, puis une au milieu, deux, trois vers la fin. Il parcourait quelques lignes à voix haute puis refermait l'ouvrage en me disant : "Tu as compris." C'était *L'Homme pressé* de Paul Morand¹³. » Il en est de même pour les habitudes alimentaires pour le moins originales de Céline, à base de petits pois, de beurre, de jambon, de croissants et de gâteaux : « C'était curieux pour un médecin, il faisait exactement le contraire de ce qu'il fallait faire¹⁴. »

*

Cette rencontre entre la danseuse et l'écrivain marque une étape importante entre leurs vies respectives, malgré un âge, des origines et des caractères pour le moins dissemblables. Lucette, plutôt joviale et enjouée : « Ma naïveté le faisait rire. C'est pour cela qu'il était heureux avec moi¹⁵ », va désormais partager sa vie avec un homme qui ne regarde pas le genre humain de la même façon : « C'était un être désespéré, d'un pessimisme total, mais qui en même temps nous donnait une force incroyable. Il y avait une intensité dans la tristesse que tout le monde fuyait. Je suis restée car je n'étais pas vraiment dans le monde, j'avais tout donné à la danse¹⁶. » De son côté, avec sa nouvelle conquête, Céline va progressivement « rentrer dans le rang » et s'assagir. Finies désormais les filles faciles, les histoires de passage, les aventures d'un soir, sans lendemain. Enfin presque : « Un jour, rue Lepic, alors que je rentrais de tournée à l'improviste, j'ai trouvé une fille installée dans l'appartement. J'ai refermé la porte et je suis repartie immédiatement ; je n'avais pas atteint le rez-de-chaussée que des valises dégringolaient dans l'escalier suivies de la jeune fille en question¹⁷. » Avec Lucette, l'écrivain va se stabiliser, et l'avenir de sa compagne sera désormais un sujet de préoccupation constant. Il en sera de même pour Lucette, qui sera d'une exemplarité sans faille vis-à-vis de Céline, aussi bien dans les bons jours que dans les pires abysses, et sera, jusqu'au bout, fidèle à sa mémoire. La solidité de ce couple reste, par bien des aspects, un grand mystère. Parmi les points communs que l'on peut trouver entre les deux amants, un certain anticonformisme, un attrait pour leurs arts respectifs, et leur goût partagé pour la

danse : « C'est ce contraste et ce mélange de tristesse et de candeur qui lui ont plu. Je n'ai jamais pesé sur lui, c'était ma force sans le savoir, car il ne voulait pas qu'on l'enchaîne, qu'on l'empêche de s'évader¹⁸. » La rencontre entre Lucette et Céline débouche sur une relation solide : « Entre nous il y a eu une attraction physique très forte, après nous sommes devenus complices. J'ai attendu un mois avant de coucher avec lui¹⁹. » Pour sceller cette rencontre, Lucette a même le droit à son exemplaire de *Voyage au bout de la nuit*, dédicacé : « À Lucette Almanzor, si secrète encore au seuil de la vie²⁰. » Espérons que Lucette a bien profité de cet exemplaire, ce sera le seul...

Ça a débuté comme ça...

Retrouvons ensemble le fil chronologique. Nous sommes en 1912, l'année de naissance de Lucette. L'Europe est alors à son apogée et la « Belle Époque », qui n'était belle que pour certains, brillait de ses derniers feux. Dans de nombreux domaines, le continent domine le monde. Les sciences et les techniques progressent rapidement tandis que les arts s'y épanouissent. Depuis la révolution industrielle, les machines ont décuplé la production manufacturée et l'avenir semble plus que prometteur pour cette Europe triomphante, qui exporte son modèle jusqu'au fin fond de la Mandchourie. En ce début de xx^e siècle, l'Occident impose au monde ses lois, sa culture, son mode de vie. Une mondialisation qui ne disait pas son nom...

Et pourtant, au moment de la naissance de Lucette, l'Europe est à la croisée des chemins, entre un passé immuable et une modernité qui s'impose chaque jour un peu plus. À Londres, les héritiers de la reine Victoria règnent sur un quart de la planète. Dans ses somptueux palais de Saint-Pétersbourg, Nicolas II gouverne en autocrate la sainte Russie. À Berlin, Guillaume II forge une puissance militaire inédite dans une Allemagne tout juste réunifiée, tandis qu'à Vienne, le vieil empereur François-Joseph peine à maintenir l'unité du vénérable empire d'Autriche et de

Hongrie. En Orient, la grandeur et la puissance de La Porte ne sont plus qu'un lointain souvenir et, inexorablement, ses anciens vassaux s'affranchissaient de son encombrante tutelle. En ces années 1912-1913, les Balkans – la poudrière du continent – sont à feu et à sang et de nouvelles nations apparaissent, prêtes à rallumer la guerre.

Depuis 1870, l'Europe est en paix, mais c'est une paix surarmée. Dans le concert des nations, la France peut compter sur de solides alliances, notamment celle de l'Angleterre, qui s'inquiète des prétentions maritimes et coloniales allemandes. Face aux ambitions de Guillaume II, la France peut également se reposer sur la Russie des tsars. Étrange amitié diplomatique entre une république parlementaire et l'absolutisme russe. Mais la Russie a besoin des capitaux français, et la France, du « rouleau compresseur » russe, en cas de guerre avec l'ennemi prussien... À la naissance de Lucette, Strasbourg, Mulhouse et Colmar sont encore allemands. Pour récupérer l'Alsace-Lorraine, et contrer les ambitions des « Boches » sur le continent, la France se réarme massivement, et le gouvernement augmente la durée du service militaire obligatoire de deux à trois années... D'ailleurs, ce 1^{er} juillet 1912, un jeune Parisien du nom de Louis-Ferdinand Destouches, promis à une belle carrière dans le commerce par ses parents, a préféré se débarrasser de cette corvée, et devancer l'appel pour s'engager dans le XII^e régiment de cuirassiers, basé à Rambouillet. Devenu écrivain quelques décennies plus tard, il relatera son incorporation à la caserne dans l'un de ses romans : « J'avais attendu devant la grille longtemps. Une grille qui faisait réfléchir, une de ces fontes vraiment géantes, une treille terrible de lances dressées comme ça en plein noir. L'ordre de route je l'avais dans la main... L'heure était dessus, écrite. Le factionnaire de la guérite il

avait poussé lui-même le portillon avec sa crosse. Il avait prévenu l'intérieur :

- Brigadier ! C'est l'engagé !
- Qu'il entre ce con-là¹ ! »

*

En ce début d'année 1912, Raymond Poincaré est devenu le président du Conseil d'une République présidée par le très discret Armand Fallières. L'année suivante, le premier succédera au second à la présidence... Après des débuts difficiles, la III^e République s'est finalement imposée aux détriments des monarchistes et des bonapartistes, et a survécu à toutes les crises politiques, affaire Dreyfus en tête. Depuis 1905, la République française est une république laïque, séparée des Églises, et invente le concept de laïcité, une grande nouveauté sur un continent où l'Église catholique règne sans partage sur des millions d'âmes. Grâce à son vaste empire colonial, la France est une grande puissance économique et militaire qui régent la vie de près de 200 millions d'habitants, de Saint-Pierre-et-Miquelon, au Tchad, au Sénégal, au Mali, à Djibouti, à Madagascar, sans oublier les comptoirs de l'Inde et les îles polynésiennes... En ce xx^e siècle débutant, l'aviation fait des progrès spectaculaires, et les meetings aériens ne désemplissent pas. La technologie envahit également la ville. Depuis une dizaine d'années, les véhicules hippomobiles doivent faire un peu de place aux véhicules automobiles qui pétaradent dans la capitale. La congestion de Paris devient – déjà – un problème constant pour la municipalité qui s'y emploie énergiquement. Depuis la fin du xix^e siècle, et sous l'impulsion de l'ingénieur Fulgence Bienvenüe, des milliers d'ouvriers parisiens creusent les tunnels destinés au métropolitain. Si la première ligne a été inaugurée pour l'Exposition universelle de 1900, douze ans plus tard, elles sont sept à irri-

guer la capitale, tandis qu'en surface, les édicules d'Hector Guimard signalent aux Parisiens les entrées de ce nouveau moyen de transport.

En 1912, les quotidiens français tirent à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires. *Le Petit Parisien* est le plus gros tirage de la planète avec près d'un million d'exemplaires imprimés par jour. Depuis quelques années, les progrès techniques ont permis l'apparition de l'image et de la couleur sur ces journaux à grand tirage. Leurs unes sont désormais ornées de splendides gravures en quadrichromie qui passionnent les Français qui ne voyagent guère. On y retrouve les exploits des guerres coloniales, les plus sordides faits-divers, ou encore les scandales politiques en tout genre... C'est l'âge d'or des illustrateurs et des dessinateurs satiriques. Il faut dire que depuis quelques années, les informations, toutes plus sensationnelles les unes que les autres, se bousculent. En 1911, la Chine séculaire des empereurs s'effondre au profit d'une république. Le 14 avril 1912, le *Titanic* sombre, causant la mort de plusieurs centaines de passagers. Quelques jours plus tard, la bande à Bonnot était encerclée par les fameuses « brigades du Tigre » tout juste constituées. Après une bataille rangée de plusieurs heures à Choisy-le-Roi, Bonnot et les siens étaient soit tués, soit sous les verrous.

La presse sportive n'est pas en reste. Depuis le 5 mai 1912, les nations du monde s'affrontent aux jeux Olympiques modernes, tout juste ressuscités par le baron Pierre de Coubertin, quelques années auparavant. En 1912, ils ont lieu à Stockholm et se terminent le 27 juillet ! Soit près de trois mois de compétition... Cette année-là, la France rapportera sept médailles d'or. Un score qui peut paraître faible, mais il n'y a que vingt-huit pays participants, pour quatorze disciplines... Et pour ceux que l'athlétisme et le pentathlon rebutent, ils peuvent suivre les

exploits des cyclistes qui participent au tour de France, épreuve qui n'a pas fini de passionner les Français depuis sa création en 1903.

En ce début de xx^e siècle, l'actualité culturelle de la « ville lumière » est à la hauteur de sa réputation. Les artistes du monde entier viennent à Paris pour vivre. Qu'ils soient peintres, sculpteurs, architectes, écrivains, danseurs, musiciens, artistes de music-hall. Paris est la capitale culturelle de la planète. La cité de tous les possibles. En cette année 1912, le Quartier latin bruisse des dernières créations du moment. Louis Pergaud vient de faire paraître son dernier livre, *La Guerre des boutons* ; Guillaume Apollinaire écrit « Le pont Mirabeau », son poème le plus célèbre, tandis que la nouvelle pièce de Paul Claudel, *L'Annonce faite à Marie*, va être montée sur les planches. Chez les disquaires, c'est la voix sensuelle de Marcelly, gravée sur des disques « 90 tours », qui fait rêver les jeunes Françaises, avec des bluettes comme *Valse d'un jour*, *Mirette aux grands yeux*, ou encore *Reviens sœur*, qui triomphent au *hit-parade* de l'époque. Mais déjà, un couple d'artistes fait parler de lui dans les cénacles de la capitale. Mistinguett s'est entichée du jeune Maurice Chevalier, qui commence à percer dans les music-halls parisiens. Le début d'une longue carrière... Quant à la même Piaf, elle n'est même pas encore née...

Paris est aussi la capitale du cinématographe, une formidable invention française qui passionne chaque jour un peu plus. En cette année 1912, deux *majors* françaises, la Gaumont et la Pathé, se partagent 90 % de la production et de la diffusion des films (muets, avec orchestre dans la fosse...) dans le monde. Certes, on parle de plus en plus de cette petite bourgade, près de Los Angeles, accueillant artistes et techniciens juifs qui fuient les pogroms d'Europe de l'Est et qui commencent à tourner les premiers films *made in USA*... Mais en France, qui se soucie de ces

bricoleurs amateurs filmant des histoires de cow-boys et d'Indiens dans des décors naturels ? À Paris, chaque jour, dans les spectaculaires studios de cinéma construits spécifiquement à Joinville ou à Boulogne, acteurs, machinistes, accessoiristes, truquistes font progresser les techniques de cette nouvelle invention, repoussant un peu plus les limites de l'imaginaire... Signe des temps, les salles de cinéma quittent les champs de foire où elles étaient jusque-là cantonnées pour des salles toujours plus vastes et plus spectaculaires. Chaque jour, Paris se couvre de ces nouveaux temples où se pressent en nombre les Parisiens. Alors, que peuvent bien représenter ces réalisateurs américains dans leur désert californien ? La France entre dans une autre époque...

*

Pour Lucette, tout commence le 20 juillet 1912, à Paris, à 6 heures du matin, dans le fond de la cour d'un immeuble sis au 12 de la rue Monge, dans le V^e arrondissement de la capitale. Après une maternité sans histoire, Gabrielle Donas est libérée des douleurs de l'accouchement. C'est une fille. Elle s'appellera Lucie. Son père, Jules Almanson², peine à masquer sa déception, lui qui souhaitait plus que tout un garçon. Ce coup du sort explique peut-être les trois longues journées qu'il prit pour se rendre à la mairie du V^e arrondissement, pourtant proche du domicile familial, où, escorté des indispensables témoins, il porte l'enfant pour l'acte de naissance officiel, rédigé comme suit :

« L'an 1912, le vingt-trois juillet à midi : acte de naissance de Lucie Georgette Almanson du sexe féminin ; née le vingt juillet courant à six heures du matin au domicile de ses père et mère ; fille de Joseph Jules Almanson, âgé de trente ans, comptable, et de Gabrielle Pétronille Alexandrine Donas, âgée

de vingt ans, sans profession, mariés, domiciliés rue Monge n° 12. Dressé par nous Arthur Saire, adjoint au maire, officier de l'état civil du cinquième arrondissement de Paris sur la présentation de l'enfant et la déclaration faite par le père en présence de François Jean Baptiste Donas, âgé de soixante un ans, artiste photographe domicilié rue [illisible], et de Étienne Bissou, âgé de trente un ans, comptable, domicilié rue Monge n° 6, témoins qui ont signé avec le déclarant et nous après lecture³. »

Le premier témoin cité dans l'acte d'état civil est le père de Gabrielle Donas, et grand-père de l'enfant. Le deuxième témoin est probablement un collègue de Jules Almansor, expert-comptable chez le couturier Jean Patou (1887-1936). Bien des années plus tard, Lucette Almansor prétendra avoir vu le jour dans l'île Saint-Louis, ce qui est inexact à la lecture de l'acte d'état civil. Il est probable que ses parents vivaient sur l'île Saint-Louis au moment de sa conception, et qu'ils aient déménagé avant sa naissance. Toujours est-il que la petite île parisienne restera un lieu familier pour les promenades du couple, et laissera à Lucette enfant des souvenirs très flous : « J'ai un an, je suis à l'île Saint-Louis dans ma poussette, une femme se précipite sur moi, m'arrache de mon landau et dit à ma mère : "Quand on sait tout ce qu'elle va vivre, il vaudrait mieux pour elle la jeter dans la Seine⁴." » Belle légende, hélas invérifiable. Seule certitude, l'enfant est baptisée à Notre-Dame-de-Paris, sur l'île voisine.

*

L'origine de la branche paternelle des Almansor est percheronne. Le grand-père paternel de la jeune Lucie, Henry Jules Émile Almansor, né à Mortagne-au-Perche au mitan du XIX^e siècle, était charpentier de marine à Saint-Nazaire.